

Introduction

Cet ouvrage se compose de trois essais dont chacun a une fonction particulière. Ils tournent tous autour des représentations. J'entends ce terme comme le fait George Steiner à partir de la *mimésis* aristotélicienne. Cette dernière rend compte de la manière dont nos actes de création imitent le monde dans une re-présentation instinctive ; c'est ainsi que nous ne nous le réapproprions¹. Il est d'usage aussi de concevoir les constructions comme des phénomènes plus conscients : ainsi des constructions identitaires ou des constructions confessionnelles. Le second essai de cet ouvrage, « Devenir britannique entre la Grande Rébellion et la Révolution française », relève très largement de ces constructions identitaires. Si j'y ai largement, cependant, utilisé de préférence le terme de représentations, c'est pour montrer combien, quel que fût le projet conscient qui présidait à l'extension à la Grande-Bretagne, dans son ensemble, de valeurs originellement anglaises, ces dernières, tout constructivistes qu'elles étaient dans leur invention d'une histoire sans rupture, se traduisaient très vite dans un idiome d'imitation instinctive du monde naturel. Il s'agissait de reproduire localement l'ordre de l'univers. À l'opposé, c'est tout aussi consciemment que j'ai privilégié le terme de construction (et de déconstruction) au sujet de la modernité : il fallait lui reconnaître son intention, radicale, de refonder le monde sur la table rase. Cette intention, depuis Edmund Burke et Joseph de Maistre, a fourni au conservatisme des arguments majeurs pour montrer que la modernité ne pouvait être qu'une parenthèse — à moins que Dieu ne se retirât véritablement du monde. Suggérer, au demeurant, que la modernité pouvait n'être qu'une parenthèse était déjà inviter à lui ôter ses masques et à décons-

1. STEINER (George), *Real Presences : Is there anything in what we say?*, 1989, *Réelles présences. Les arts du sens*, trad. Pauw (Michel R.), Paris, Gallimard, 1991, p. 243, 246.

truire ses présupposés. Une bonne partie du dernier essai, « Construction et déconstruction de la modernité : le conservatisme entre Edmund Burke et Michael Oakeshott », se consacre donc à montrer combien certains conservateurs, parmi les plus éminents, ont pu apporter leur pierre à cette construction de la modernité en la prenant au mot, alors que d'autres, de stature comparable, soutenaient qu'en fait il fallait déconstruire la modernité en indiquant ses emprunts à la tradition. Du coup, cette dernière perdait le caractère monolithique, analogue à celui de la modernité, dont la paraît l'autre tendance conservatrice.

Méthodologiquement, j'ai suivi trois voies complémentaires. Le premier essai, « Écrire l'histoire », est plus historiographique ; il fait le point sur des préoccupations qui m'accompagnent depuis de longues années déjà. Sans être historien de formation, j'ai été amené, tout au long de plus de vingt ans de fréquentation d'Edmund Burke, à réfléchir sur des questions fondamentales, comme l'illusion rétrospective ou l'engagement de l'historien que l'on distingue parfois mal de celui d'un témoin qui participe aux luttes de la cité. « Écrire l'histoire » semblera, à bien des égards, hypercriticiste et littéraire. Il ne s'agit pourtant pas, à mon sens — j'y reviendrai —, de donner dans l'arbitraire et le conventionnalisme de ce qu'on appelle parfois, de manière très relâchée, du nominalisme. Mon but n'est que de rappeler combien l'ordre de notre langage tend à décrire l'ordre du réel, et sans doute verra-t-on en cette poursuite des traces de thomisme que je ne songerais pas à renier.

« Devenir britannique » procède tout naturellement du socle burkéen dont j'ai fait état plus haut. Il l'étend à l'ensemble de la période troublée à laquelle Burke appartient ou se réfère, afin d'en organiser les lignes de force. Des trois essais de cet ouvrage, c'est celui qui relève le plus du travail le plus connu de l'historien, au sens, tout simple, de celui qui essaie de mettre à jour les traces du passé ; plus précisément, il s'y agit surtout d'histoire politique et d'histoire des idées ; je m'y efforce aussi de rester fidèle aux interrogations qui rythment l'essai méthodologique précédent. Le lecteur attentif mesurera la distance qui sépare l'historiographie de la pratique elle-même, distance dont « Écrire l'histoire » suggère combien tel ou tel en était victime à son insu. Je me contenterai de rappeler que mon but était surtout, dans « Écrire l'histoire », de rendre compte de certaines interrogations et de les mettre en rapport sans nécessairement prendre parti pour l'une ou pour l'autre. J'espère seulement avoir résisté, autant que faire se pouvait, à l'illusion rétrospective et à ce que Michael Oakeshott appelait « l'histoire pratique ». Pour le reste, certaines facilités stylistiques ne font sans doute que confirmer ce que je suis loin de nier, c'est-à-dire la dimension littéraire du travail de l'historien.

Enfin, « Construction et déconstruction de la modernité » se tourne davantage vers l'histoire de la pensée. Il complète « Devenir britannique » qui portait avant tout sur des auteurs secondaires et, par là, souvent plus

représentatifs des préoccupations qui animaient leurs contemporains. En d'autres termes, les deux derniers essais sont des explorations opposées de ce qu'est l'histoire, en ce que « Construction et déconstruction de la modernité » relève sans vergogne d'une histoire particulièrement peu fructueuse au-delà d'apparences enthousiasmantes, celle où de grands esprits conversent par-dessus les siècles qui les séparent. Mais il ne s'agit pas de soutenir que ces grands esprits ont « fait » une quelconque histoire ; il s'agit seulement de montrer comment ils se sont représenté certains problèmes majeurs. La conversation que je leur fais tenir, en quelque sorte, sur Machiavel et sur Hobbes, est au cœur de ces représentations qui forment la trame du présent ouvrage.

On comprend donc que ces trois essais se relient l'un à l'autre (quelques redites le montreront assez). La question de la modernité se pose au tournant des préoccupations historiographiques de ce livre, au premier chef lorsqu'il s'agit du concept de dépassement qui est au centre de l'historicisme ; elle se pose aussi lorsqu'il s'agit de voir comment les Britanniques des XVII^e et XVIII^e siècles se représentaient leurs institutions. Les deux révolutions dont il est fait le plus état dans « Devenir britannique », celle de 1688 et celle de 1789, inspirent une part du soubassement de « Écrire l'histoire » tout comme de celui de « Construction et déconstruction de la modernité ».

C'est dire combien le conservatisme, plus spécifiquement britannique, unit ces trois essais au premier abord disparates. Qu'il s'agisse de l'histoire, dont j'ai essayé de suggérer qu'elle était conservatrice par essence, de la britannicité dans la période considérée, ou de la définition de la modernité, je me suis toujours efforcé de montrer, de manière plus ou moins affichée, combien rien ne pouvait se penser en dehors de ce grand courant d'idées dont rien ne peut faire que nous nous défassions. Peut-être est-ce aussi, très largement, la raison pour laquelle je me suis toujours représenté ce livre comme si je faisais converser des esprits que j'aimais et que je respectais, qui ne s'étaient pas nécessairement appréciés de leur vivant ou par-dessus les siècles, et à qui je donnais l'occasion de renouveler sur un mode plus paisible certains de leurs échanges anciens. J'étais leur arbitre en ce sens seulement que ma recherche de leurs pensées m'imposait de leur rendre justice dans leurs affrontements passionnés ; plus modestement, je les « traduisais » dans ma propre expérience — pour reprendre une expression d'Oakeshott —, je m'en enrichissais et il ne m'appartenait pas de trancher entre des constructions dont je n'étais nullement certain de les avoir comprises dans toute leur subtilité. L'ivresse de se sentir ainsi le point d'où émergeaient ces dialogues ne devait pas me conduire à l'*hubris*. Et, pour ne pas donner l'impression d'avoir été un adepte de cette objectivité dont j'ai cherché à montrer les impasses, j'ajouterai sans fard qu'en certaines occasions je ne me suis pas refusé le plaisir de l'ironie ; elle s'exerce d'ailleurs aux dépens de ceux qui n'avaient pas été conviés à la conversation.

Parmi ceux qui y sont entrés je dois mentionner, pour finir, mes étudiants de Master 1 et de Master 2, plus particulièrement la mémoire d'Émilie Corre. C'est à leurs dépens aussi que se sont élaborés ces trois essais qui, au fil des années, ont amplifié les cours que je leur donnais. Qu'ils soient remerciés de leur patience. Très souvent ce qui paraissait évident sur le papier devenait élusif lorsqu'il fallait le soumettre à l'épreuve de l'enseignement. De nombreuses retouches apportées au fil du temps portent la marque de tels repentirs. Par conséquent, les textes auront perdu en dogmatisme ce qu'ils auront gagné en nuances. Si les contours se font moins clairs, c'est aussi parce que l'histoire reprend ses droits.

Pâques 2006